

Yannick Lebrun, le Français de la compagnie

Ce jeune Guyanais est une des stars de chez Alvin Ailey. Il danse sur l'affiche de la tournée.



Yannick Lebrun : « C'est vraiment pour ça que l'on danse ici : la transcendance vers le ciel, la spiritualité, le message d'espérance. »
ANDREW ECCLES

L à 30 ans, il fait l'affiche d'Alvin Ailey pour la saison 2016-17, il est français. Sur l'affiche, il danse couvert de peinture verte et jaune. L'image est si forte qu'une partie du courrier reçu par la compagnie émane de spectateurs surpris de ne pas avoir vu, lorsqu'ils étaient dans la salle, « la pièce avec la peinture ». Yannick Lebrun vient de Guyane. Il a commencé la danse dans une petite association constituée par Jeanine Vérin à Cayenne. Il y a tout appris : le classique, le modern jazz, l'afro et le hip-hop. Chaque année, il effectuait les concours organisés par la Confédération nationale de danse, dans les départements français et les outre-mers. Maintes fois, il a rafilé des premiers prix qui lui ont ouvert des formations en métropole. Il se souvient de stages effectués à Biarritz puis à Cannes chez Rosella Hightower.

Le goût du travail acharné

Lorsqu'il a décroché son bac ES, il rêvait encore de danse. Il savait déjà qu'il voulait entrer chez Alvin Ailey. Grâce à Denise Jefferson, membre du jury en Guadeloupe et Guyane et à l'époque également directrice de la Alvin Ailey Dance School. Elle le repéra en 2001, le suit encore en 2002 et en

2003, lui donne une bourse pour un stage d'été dans cette école. « Ça a été le moment de prendre goût à l'esprit d'Ailey, les styles de techniques offertes, de rencontrer des jeunes danseurs venus du monde entier et de créer des liens avec New York : la ville, son énergie, ce style de danse », se souvient Yannick. « J'ai aimé le travail acharné, la culture autour de cette technique afro-américaine. Quand j'ai vu Revelations, je me suis senti en lien avec une histoire profonde et un message d'une humanité remarquable. »

Son bac en poche, Yannick Lebrun s'adresse à Denise Jefferson qui lui ouvre les portes de cette école où les hommes assument leur puissance et les filles leur beauté. Elle lui obtient aussi la bourse qui lui permet d'y suivre sa scolarité. Le paradis s'ouvre, mais avec ses aspirations : la difficulté de vivre à New York loin des forêts de Guyane, la langue qu'il ne maîtrise pas, le logement en colocation en haut de Harlem, les moments de blues, et le travail sans fin du danseur qui vous écrase dans ces moments de fatigue où il ne vous dope plus.

On est en 2004. Un an après, Yannick est repéré pour être apprenti dans l'Alvin Ailey II, la compagnie junior, composée des six filles et des six garçons les plus talentueux de l'école. La voie royale pour être ensuite engagé dans une compagnie professionnelle. Et puis, tout à coup, le destin de Yannick s'accélère : en janvier 2008, un danseur de la compagnie principale est blessé alors que la saison au New York City Center débute dans quelques jours. Judith Jamison, danseuse culte d'Alvin Ailey qui, à sa mort



ANDREW ECCLES

Quand j'ai vu Revelations, je me suis senti en lien avec une histoire profonde et un message d'une humanité remarquable.

YANNICK LEBRUN

en 1989, lui a succédé à la tête de la compagnie, demande à Yannick de le remplacer. Jamais pareille chose ne s'est produite. Yannick Lebrun apprend les ballets à toute allure, Revelations, Night Creature et se grise de danser si près de ses dieux. Il reprend ensuite sa place dans la compagnie junior. Ce printemps-là, alors qu'il se prépare à passer les auditions pour entrer dans l'Alvin Ailey Dance Theater, Judith Jamison lui fait savoir qu'il est pris. Sans audition. Une fois encore, du jamais vu.

Voilà neuf ans que Yannick Lebrun danse dans la compagnie. Dès qu'il peut, malgré les deux jours de trajet, il retourne en Guyane voir sa mère et donner des cours de danse. Comme les danseurs de la troupe, il passe sa vie en tournée. À travers l'Amérique au printemps, à travers le monde le reste du temps. La compagnie ne donne que deux fois par an une dizaine de représentations au City Center à New York. « Je donne la médaille d'or à la Ville de Paris et au public français. Aucun pays ne nous fait pareil accueil. C'est sans doute parce que la France est aussi multiculturelle que la compagnie d'Ailey », dit-il. Au cours de sa carrière de danseur, Yannick Lebrun a aussi traversé la succession entre Judith Jamison et Robert Battle, nouveau directeur et chorégraphe, qui lui n'a jamais dansé chez Alvin Ailey. « Judith Jamison était un relais direct avec Ailey. Elle en possédait l'histoire et les connaissances, savait transmettre les gestes, les anecdotes, la demande précise du chorégraphe. Elle reste directrice artistique éminente et revient coacher ici certains ballets, regarder les répétitions. Elle

veille : elle cisèle les mouvements, la technique, le style, l'émotion très précisée. Elle sait exactement l'angle de la tête, de la main et du bras pour Revelations et ne le prend pas du tout ces détails à la légère. Elle est très forte pour transmettre l'émotion de la gestuelle qu'Ailey tenait pour fondatrice de son style. Ailey disait que ses danseurs devaient être des artistes qui touchent au cœur », dit-il.

Des ballets très physiques

Robert Battle ouvre sur une tout autre aventure. Il fait entrer au répertoire de la compagnie des chorégraphes divers : Hofesh Schechter, Paul Taylor, Jiri Kylian. À l'automne dernier, Yannick Lebrun est allé à Londres danser Chroma de Wayne McGregor. Six danseurs de chez Ailey l'interprétaient avec six danseurs du Royal Ballet pour célébrer les dix ans de McGregor comme chorégraphe associé du Royal Ballet. Robert Battle signe lui-même des ballets très physiques, qui travaillent sur l'endurance. Le renouveau est là.

« Il invite aussi des chorégraphes qui parlent avec optimisme de la condition humaine », dit encore Yannick Lebrun. « Car c'est vraiment pour ça que l'on danse ici : la transcendance vers le ciel, la spiritualité, le message d'espérance ; la lutte contre l'oppression. J'ai 30 ans aujourd'hui et j'aimerais continuer longtemps encore à danser pour cela. » ■ **A. B.**

Dossier coordonné par
Arlane BAVELIER



ROBERT BATTLE
INTERVIEW DU DIRECTEUR
DE LA COMPAGNIE
PAGE 39

ÉLÈVES CHEZ AILEY
REPORTAGE À NEW YORK
DANS LES COULISSES DE L'ÉCOLE
PAGE 38



Nouvelles révélations par l'Alvin Ailey American Dance Theater

SPECTACLE La plus festive des compagnies américaines arrive pour trois semaines à Paris, avec son répertoire mythique et des créations.



The Winter in Lisbon
Chorégraphie de Billy Wilson, mise en scène de Masazumi Chaya.

Les Étés de la danse étreignent la Seine musicale

FESTIVAL En attendant la réouverture du Châtelet, la manifestation s'installe sur l'île Seguin. Cette année, la plus charismatique des compagnies américaines est invitée.

Il faut les nouvelles chorégraphies pour montrer la relève, mais aussi les grands classiques avec «Revelations» pour le final. Le public en redemande. L'Alvin Ailey American Dance Theater est la seule compagnie dont les spectateurs sortent en dansant

MARINA DE BRANTES ET SA FILLE PIA

Essuyer les plâtres ? L'expression ne convient pas tout à fait pour un bâtiment aussi élégant que celui de la Seine musicale, signé par Shigeru Ban et Jean de Gastines. L'édifice, qui a poussé sur l'île Seguin, tout en longueur comme les anciennes usines Renault, compte d'ores et déjà parmi les merveilles de l'architecture contemporaine en Ile-de-France. Et pourtant, depuis son inauguration le 21 avril, les concerts que la grande salle a abrités se comptent sur les doigts d'une main. Habités à la salle du Châtelet, en travaux pour deux ans, les Étés de la danse amènent l'Alvin Ailey American Dance Theater sur l'île Seguin : trois semaines avec une succession de programmes et des spectacles presque tous les jours... C'est le véritable baptême de cette salle, où Bob Dylan a chanté le 21 avril. «Jean-Luc Choplin, directeur du Châtelet et aujourd'hui président artistique

de la Seine musicale, s'est rendu compte du défi. Il a appelé les équipes du Châtelet en renfort pour gérer la partie technique au moment de la venue de l'Alvin Ailey American Dance Theater», indique Marina de Brantes, présidente des Étés de la danse. Entre les deux salles de la Seine musicale, les Étés ont choisi d'utiliser la grande. Elle compte 4000 places. Ils l'ont reconfigurée à 2400, pour que le spectateur le plus éloigné de la scène soit à 35 mètres, ce qui est exceptionnel pour une salle de cette jauge, avec des tarifs de 20 à 90 €. Les gradins rétractables sur les côtés resteront rétractés, tandis que les places supérieures seront occultées. Entre fleuve et jardin, la promenade des longues soirées d'été promet d'être délicieuse. L'accès n'a rien d'une aventure : la salle se situe à cinq minutes à pied du métro Pont-de-Sèvres et en tramway, par la ligne 2, à

cinq minutes des stations Brimborion ou Musée-de-Sèvres. Les voitures peuvent accéder devant le bâtiment pour déposer des spectateurs, puis se garer au parking au pied de la passerelle. La promenade dans les jardins est ouverte. Déjà, le long du quai, quelques tables réjouissent les diners. Si les lieux changent, la programmation de l'Alvin Ailey American Dance Theater reste au diapason de ses passages aux Étés de la danse, tous les deux ou trois ans depuis 2006. «Il faut les nouvelles chorégraphies pour montrer la relève, mais aussi les grands classiques avec Revelations pour le final. Le public en redemande. L'Alvin Ailey American Dance Theater est la seule compagnie dont les spectateurs sortent en dansant», disent d'une même voix Marina de Brantes et sa fille Pia qui l'a rejointe à la direction du Festival. Fidèles à leur tradition, les

Étés prévoient aussi un stage pour les jeunes danseurs qui voudraient se familiariser avec la technique d'Ailey. Certains, qui l'ont découverte à la faveur de ces stages, ont rejoint l'école à New York. Les Étés ne comptent pas s'en tenir là. Avec la complicité de leurs mécènes, ils organisent à l'été 2018 le Jerome Robbins Centennial Tribute, en hommage à la naissance du fameux chorégraphe. Au menu, une semaine complète avec diverses compagnies internationales interprétant Robbins, une semaine avec le Pacific Northwest dans ce répertoire et en clôture, une semaine avec le Ballet de Perm, qui dansera du Robbins et un classique. La saison suivante, les Étés accueilleront le New York City Ballet et l'Australian Ballet. La Seine musicale semble parée à virer. Normal, on a toujours dansé sur les paquebots. ■

A.B.



Élèves de la Alley School au cours de danse d'Afrique de l'Ouest.

À l'école d'Alvin Ailey

EDUARDO PATINO

De 3 à 25 ans, les élèves de toutes les origines viennent apprendre ici comment danser avec le cœur.

LARIANE BAVELIER
ENVOYÉE SPÉCIALE
À NEW YORK

Le bâtiment est situé quelques blocks au-dessous du Lincoln Center. Au carrefour de la 55^e rue et de la IX^e Avenue. Des posters en noir et blanc sur la façade donnent le ton : danseurs en plein vol, puissance des hommes, longues filles à la beauté de reines lointaines. La ruhe d'Alvin Ailey se situe ici, dans ce bâtiment construit en 2001, aujourd'hui en cours d'agrandissement, ouvert à tous ceux que la danse fait rêver, issus de tous les peuples et de tous les pays. On y accueille les enfants de 3 à 17 ans. D'abord pour s'initier aux mouvements créatifs, ensuite dans un entraînement préprofessionnel, puis professionnel jusqu'à 25 ans. Les stages d'été amènent d'autres danseurs. L'école d'Ailey voit large et pourvoit de nombreuses compagnies en interprètes. Certains cursus seulement sont sélectionnés : les cours comptent comme une source de revenus importante dans l'économie d'Alvin Ailey.

« Les techniques fondamentales enseignées ici sont le Horton, le Graham, le ballet et le jazz », explique Tracy Inman, codirecteur de l'école Ailey. Et de fait, la technique Ailey se décompose à travers les différents traits amenés par ces disciplines. Le ballet, pour la précision, le vocabulaire, la souplesse et la propreté technique. Le Horton, pour la puissance, le rythme, les dia-

La technique d'Alvin Ailey se définit ainsi : elle ne parle pas seulement de la beauté comme la danse classique, mais de l'expérience humaine.

TRACY INMAN, CODIRECTEUR DE LA AILEY SCHOOL

gonales et la manière d'explorer différents angles, formes et points d'équilibre. Le Graham pour maîtriser les contractions. Et le jazz pour aiguïser l'énergie et apprendre à lier l'ensemble, la danse ne résidant pas dans les poses mais dans ce qu'il y a entre elles. À ces techniques obligatoires, d'autres s'ajoutent : danse africaine, espagnole... Mais certaines semblent plus spécifiques que d'autres. Ainsi le hip-hop et la technique de Katherine Dunham, danseuse chorégraphe très admirée d'Ailey pour son travail sur les rituels de la Caraïbe. Ou celle de Paul Taylor,

amenée par Robert Battle. Aussitôt engagé, il a recruté pour l'école Carolyn Adams, naguère danseuse chez ce chorégraphe : « Battle admire la manière de bouger de Paul Taylor, reliée au ballet mais aussi à des modes très naturels comme la course. Il a l'art d'alterner dynamique et pauses, équilibre et déséquilibre. Sa relation entre les courbes et les formes dans le tracé de la danse est aussi sophistiquée que ce que l'on a pu inventer en arts visuels. »

Dans les studios, les professeurs se donnent autant que les élèves. L'enseignement à l'américaine est

ainsi : on explique, on donne des images, on montre, dans la joie et l'entraîn. La technique Horton est enseignée aux percussions ou au piano : « Les percussions donnent le rythme et l'envie d'y aller, mais il faut alterner, sinon les danseurs se mettent à bouger comme des robots, dit Tracy Inman. Le Horton permet aussi de sentir le mouvement. On ne le pratique pas toujours devant un miroir. »

« La technique d'Alvin Ailey se définit ainsi : elle ne parle pas seulement de la beauté comme la danse classique, mais de l'expérience humaine. Elle ne montre pas sur scène un type de personnage ou une personnalité, mais toute l'expérience humaine. Et c'est cela, le grand défi d'Ailey. C'est aussi cela que les danseurs de la compagnie transmettront au public, même s'il ne parle pas anglais : le langage d'Ailey est universel », indique Tracy Inman. Les élèves se le tiennent pour dit. Dans les couloirs, où ils vont vêtus de noir et saluent courtoisement, ou dans les salles, où ils applaudissent leurs congénères et leurs professeurs à la fin des cours, on sent bien que l'école est aussi, et surtout, une école de la vie. ■

PRATIQUE

Stage d'une semaine dispensé par les enseignants de la Alley School du 10 au 14 juillet. Ce stage s'adresse aux danseurs et danseuses préprofessionnels à partir de 15 ans. L'enseignement quotidien sera composé de 4 disciplines : classique ; Horton ; hip-hop ; Répertoire AAAD. Sélection sur dossier, nombre de places limité.

Rens. : info@lesetesdeladanse.com et www.lesetesdeladanse.com/fr/stage



Tiffany Barnes, directrice du département jeunesse de la Alley School, enseigne la technique Horton.

EDUARDO PATINO

CINQ PREMIÈRES FRANÇAISES

Douze fois *Revelations*, la reprise de *Cry* ou de *Night Creature*, la compagnie revient bien évidemment avec ses classiques. Elle apporte aussi cinq pièces jamais encore présentées à Paris.

● **PIAZZOLLA CALDERA**
La musique d'Astor Piazzolla inspire à Paul Taylor la chorégraphie de rencontres forcément torrides entre danse moderne et tango.

● **ELLA**
Robert Battle crée un pas de deux en hommage à Ella Fitzgerald, sur l'enregistrement live d'*Airmail Special*. Le comique et la virtuosité sont de rigueur.

● **R-EVOLUTION, DREAM**
Hope Boykin, doyenne de la compagnie, signe une pièce inspirée par les discours de Martin Luther King, dits par Leslie Odom. Ali Jackson signe la création musicale.



Open Door, de Ronald K. Brown.

● **OPEN DOOR**
Ronald K. Brown fusionne danse africaine et danse moderne.
● **NO LONGER SILENT**
Robert Battle compose un rituel primitif sur une partition de Schulhoff, compositeur juif honni par les nazis.

PAUL KOLM

Robert Battle: «Le moment est venu de prendre des risques»

À 44 ans, il assure la direction de la compagnie depuis 2011. Formé à la Juilliard School, il est également chorégraphe. Il veille au renouvellement du répertoire de la compagnie, qui fêtera ses soixante ans en 2018.

L'homme préserve avec beaucoup d'intelligence l'héritage d'Alvin Ailey et cherche de quoi aiguïser l'appétit des danseurs et du public.

LE FIGARO. - Vous avez fait entrer *Petite Mort* de Kylian, *Minus 16* d'Ohad Naharin, *Chroma* de Wayne McGregor dans la compagnie. Ces chorégraphes sont au répertoire de la plupart des compagnies étrangères, du Bolchoï à l'Opéra de Paris. Vous menacez votre spécificité?

Robert BATTLE. - McGregor, avec qui je suis en pourparlers pour une autre pièce, me fait beaucoup penser à Ulysses Dove, qui a été danseur et chorégraphe chez Ailey. À cause de sa vitesse, de son sens de l'urgence, de sa manière de tordre les lignes, d'attaquer ou d'utiliser le torse. Kylian est venu transmettre *Sinfonietta* lorsque j'étais à la Juilliard. J'ai toujours admiré son travail. Le public aime son lyrisme, ses pas. Tous deux m'ont semblé intéressants pour la compagnie et aussi pour le public. À côté du répertoire que l'on garde, les danseurs se réjouissent de tenter de nouvelles expériences. Et il me semble important que le public reste engagé parce qu'il ne sait pas où il va aller.

Ailey passe à la Seine musicale, inaugurée par Dylan. Comment définiriez-vous votre public? Ailey est unique. Les spectateurs qui viennent le voir ne voient pas beaucoup de danse. Ils ne voient même,

pour la plupart, que cette compagnie et reviennent la voir avec une vraie fidélité. Cela me semble une opportunité de leur montrer McGregor ou Kylian ou Naharin ou Shechter ou *After the Rain* de Christopher Wheeldon. D'autant que nos danseurs sont assez versatiles pour ne pas faire que du hip-hop ou de l'afro-américain. Ils savent parler divers langages.

Comment préserver l'esprit de la compagnie? À vrai dire, il reste très présent. Alvin Ailey a créé la compagnie en 1958, à une époque où les danseurs noirs n'avaient pas de compagnie où danser. S'il a lui-même expérimenté bien des choses sans lien aucun avec l'esprit afro-américain, et si bien des danseurs depuis l'origine ne sont pas afro-américains, la compagnie reste très liée à cela: tous les gestes qu'on fait ici viennent du cœur, et c'est ce qui rend les spectacles de notre compagnie très accessibles et émouvants. C'est très spécifique à notre compagnie. Et on choisit des danseurs qui ont ça dans leur ADN, qui dansent avec le cœur. Mon job, c'est de les identifier parmi les centaines d'enfants qui passent par l'Ailey School. Les professeurs transmettent cela, la plupart ont dansé dans la compagnie. Ce qu'ils enseignent vient de là. Ainsi, la technique Lester Horton, qui était le mentor d'Ailey. Et puis ils voient les danseurs, les respectent et les danseurs du coup veulent être comme eux. Toute l'énergie qui circule dans notre bâtiment porte cela.

Vous avez été nommé ici pour faire évoluer l'Alvin Ailey Dance Theater. Quelles sont les limites à ne pas dépasser? Je ne voudrais pas voir d'autre compagnie danser *Revelations* et je ne voudrais pas que la nôtre danse *Le Lac des cygnes* de Petipa. On a la chance d'avoir *Revelations*. C'est un héritage particulier de la compagnie. 99% des spectacles que nous donnons se terminent par *Revelations*. C'est la pièce qui fait venir les gens et quand on ne la donne pas, ils écrivent pour protester. Mais *Revelations* me donne la possibilité de programmer d'autres pièces avec lesquelles mes danseurs vont éveiller le goût du public, leur apprendre à aimer l'art. Je peux aller de plus en plus loin. Mais danser Cunningham serait aller trop loin.

Comment comptez-vous fêter les 60 ans de la compagnie, en 2018? Je réfléchis à des projets spéciaux. Je pense en grand, d'autant plus qu'on inaugurera en même temps l'extension de notre bâtiment. Je me demande si je ne vais pas programmer une pièce d'une soirée entière. Ce serait une révolution. Il n'y en a jamais eu. Pourquoi pas un *Roméo et Juliette*? Le moment est venu de prendre des risques. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR

A. B.

Tous les gestes qu'on fait ici viennent du cœur, et c'est ce qui rend les spectacles de notre compagnie très accessibles et émouvants.

ROBERT BATTLE, DIRECTEUR ARTISTIQUE DU ALVIN AILEY AMERICAN DANCE THEATER



ANDREW ECCLES

PRATIQUE ✓

LES ÉTÉS DE LA DANSE INVITENT L'ALVIN AILEY AMERICAN DANCE THEATER

À la Seine musicale sur l'île Seguin, Boulogne-Billancourt (92). Spectacles du 4 au 22 juillet. Réservations sur les sites de la Fnac et de la Seine musicale (laseinemusicale.com). Places: de 20 à 90 €. Une possibilité d'abonnement aux cinq programmes à prix préférentiel est disponible pour la première fois: 280 ou 360 €, (5 places pour le prix de 4 en optima ou 1^{er}) Accès: en métro ligne 9, station Pont-de-Sevres (sortie 1); en bus 160, 169, 171, 179, 279, 291, 369, 426, 467;

en tramway T2, stations Brimborion ou Musée-de-Sevres; en voiture: nombreux parkings à proximité.

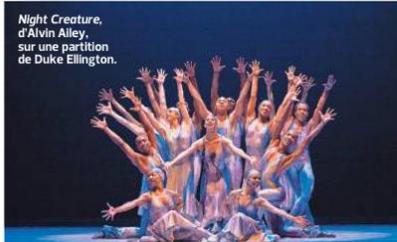
À L'AFFICHE

Cinq programmes différents (AILEY) et un programme exceptionnel pour la soirée d'ouverture.
● **SOIRÉE D'OUVERTURE LE 4 JUILLET À 20H30**: (le 4 juillet à 20h30): *Blues Suite* (Alvin Ailey / Chants traditionnels), *Ella* (Robert Battle / Ella Fitzgerald), *r-Evolution, Dream* (Hope Boykin/ Ali Jackson), *Untitled America* (extrait-Kyle Abraham / Laura Mvula, Ralme, Carsten Nicolai, Kris Bowers et chants traditionnels),

After the Rain Pas de Deux (Christopher Wheeldon / Arvo Pärt), *The Winter in Lisbon* (Billy Wilson / Dizzy Gillespie, Charles Fishman), *Piazzolla Caldera* (Paul Taylor / Astor Piazzolla, Jerzy Peterburshsky), *The Hunt* (Robert Battle / Les Tambours du Bronx), *Four Corners* (Ronald K. Brown / C. Hancock Rux, R.R. Kirk, Yacoub), *In/Side* (Robert Battle / Nina Simone), *Revelations* (Alvin Ailey / Chants traditionnels),
● **PROGRAMME A**: *The Winter in Lisbon* (Billy Wilson / Dizzy Gillespie, Charles Fishman), *Piazzolla Caldera* (Paul Taylor / Astor Piazzolla, Jerzy Peterburshsky), *Ella* (Robert

Battle / Ella Fitzgerald), *Revelations* (Alvin Ailey / Chants traditionnels). Les 5, 13, 18 et 22 juillet à 20h30.
● **PROGRAMME I**: *r-Evolution, Dream* (Hope Boykin/ Ali Jackson), *Open Door* (Ronald K. Brown / Luis Demetrio, Arturo O'Farrill, Tito Puente), *In/Side* (Robert Battle / Nina Simone), *The Winter in Lisbon* (Billy Wilson / Dizzy Gillespie, Charles Fishman). Les 6, 8, 12, 14 juillet à 20h30.
● **PROGRAMME L**: *Exodus* (Rennie Harris / Raphael Xavier, Ost & KJex), *No Longer Silent* (Robert Battle, Erwin Schulhoff), *Revelations* (Alvin Ailey / Chants traditionnels). Les 7, 11, 15, 20 juillet à 20h30.
● **PROGRAMME E**: *Night Creature*

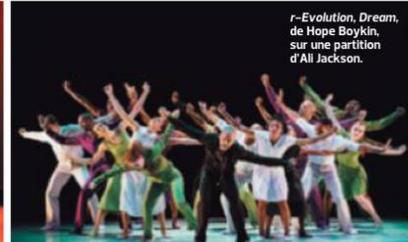
(Alvin Ailey / Duke Ellington), *Cry* (Alvin Ailey / Alice Coltrane, Laura Nyro, The Voices of East Harlem), *Blues Suite* (Alvin Ailey / Chants traditionnels), *Revelations* (Alvin Ailey / Chants traditionnels). Les 10, 19 juillet à 20h30 et le 22 à 15 heures.
● **PROGRAMME Y**: *Four Corners* (Ronald K. Brown / Carl Hancock Rux, Raheem Roland Kirk, Yacoub), *After the Rain Pas de Deux* (Christopher Wheeldon / Arvo Pärt), *In/Side* (Robert Battle / Nina Simone), *Ella* (Robert Battle / Ella Fitzgerald), *The Hunt* (Robert Battle / Les Tambours du Bronx), *Exodus* (Rennie Harris / Raphael Xavier, Ost & KJex). Les 8, 17 et 21 juillet à 20h30 et le 15 à 15 heures.



Night Creature, d'Alvin Ailey, sur une partition de Duke Ellington.



Revelations, d'Alvin Ailey, sur de la musique religieuse afro-américaine.



r-Evolution, Dream, de Hope Boykin, sur une partition d'Ali Jackson.

GERT FORNAUBER; PIERRE WACHOLDER; PAUL KOLM

